

La
Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XVI

Québec, 9 janvier 1904

No 21

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

Calendrier, 321. — Les Quarante-Heures de la semaine, 321. — « No taxation, no representation », 322. — Chronique diocésaine, 324. — La situation financière actuelle de la France, 325. — La presse, c'est tout, 325. — Quatre-vingt-quatorze, 326. — L'enseignement catholique en Irlande, 327. — Pour les Macédoniens, 328. — L'examen, 330. — Visites pastorales de Mgr Plessis, 332. — Bibliographie, 336.

Calendrier

10	b	DIM.	Dim. dans l'octave et 1 ^a après Epiph. <i>Kyr.</i> du dim. Aux Vêp., mém. de l'oct. et de S. Hygin, <i>Iste Sanctus.</i>
11	b	Lundi	5 ^e } Jour de l'oct. de l'Epiph., <i>privileg.</i> , <i>semid.</i>
12	b	Mardi	6 ^e }
13	b	Merç.	Octave de l'Epiphanie, <i>dbl. privileg.</i>
14	b	Jeudi	S. Hilaire, évêque et docteur.
15	b	Vend.	S. Paul, confesseur, premier ermite.
16	fr	Sand.	S. Marcel, pape et martyr.

Les Quarante Heures de la semaine

11 janvier, Saint-Etienne. — 13, Lambton. — 14, Sainte-Anne de la Pocatière. — 16, Couvent de Deschambault.

" No taxation, no representation "

— o —

Ces mots sont le sous-titre d'un article intitulé « Commission scolaire catholique, » et publié par le *Bulletin du Travail* du 24 décembre. Voici la signification que l'on y donne à cet axiome : « Celui qui ne paye pas de taxe, n'a pas droit à la représentation. »

L'objet de cet article, que l'on n'ose pas exposer franchement, c'est de protester contre la présence, dans la Commission scolaire catholique de Québec, de MM. les curés de Saint-Patrice, de Saint-Jean-Baptiste, de Saint-Roch et de Saint-Sauveur, parce que ces messieurs ne paient pas de taxes.

Et comme les lois de la logique s'imposent toujours, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, il faut généraliser la question, et prononcer, si l'écrivain du *Bulletin* a raison, d'abord que NN. SS. les évêques, ne payant pas de taxes, ne devraient pas siéger dans le Conseil de l'Instruction publique, et enfin que le clergé, ne payant pas de taxes non plus, ne devrait jamais être admis à s'occuper pratiquement des choses de l'éducation.

Eh bien, monsieur « Michel Escargot » — car c'est ainsi que se nomme l'écrivain du *Bulletin du Travail* — doit se frotter les mains d'aise, chaque fois qu'il apprend de nouveaux exploits de M. Combes contre le clergé enseignant de France, car eu voilà un qui est d'avis, lui aussi, qu'il est dangereux de laisser le clergé se mêler beaucoup de l'Instruction publique.

Nous ne voulons point réfuter en détail toutes les assertions que faisait M. Escargot dans ses deux colonnes du 24 décembre.

Ce que seulement, pour le moment, nous croyons bon de dire, c'est qu'il fait mal au cœur d'entendre affirmer, au moins implicitement, qu'il ne devrait pas être permis au clergé canadien de prendre part à l'administration des écoles, parce qu'il ne paye pas les taxes municipales.

Sans doute, le clergé canadien n'est pas tenu par la loi à payer les taxes municipales et scolaires. Mais n'a-t-il pas concouru pécuniairement, à titre volontaire, cent fois davantage à l'œuvre de l'éducation dans la province de Québec ?

Pour ne parler ici que de la ville de Québec, demandons-nous

seulement si le clergé n'a pas fourni sa quote-part, et plus que généreusement, à l'œuvre de l'éducation du peuple.

Personne ne niera qu'il faut ici un collège classique et une université. Si le clergé n'avait pas fourni son million de piastres à ces œuvres nécessaires, c'est l'administration publique qui aurait dû prendre dans la poche des contribuables l'argent requis pour établir ces grandes institutions. Les professeurs ecclésiastiques de ces maisons, en consentant à travailler à ces œuvres, durant toute leur vie, pour une rémunération dérisoire, exemptent encore des dépenses considérables aux familles qui veulent faire instruire leurs enfants.

Si l'on regarde ailleurs, on aperçoit dans la Province une quinzaine d'autres établissements de haute éducation, dont la fondation et le maintien sont dus, en grande partie, aux sacrifices pécuniaires que s'est imposés le clergé canadien-français. Et à part les dons d'argent faits en faveurs de ces maisons, par les ecclésiastiques, de leur vivant ou par leur testament, quel est donc le prêtre, s'il y en a un, qui n'a pas aidé de sa bourse un nombre plus ou moins grand d'enfants de l'un ou de l'autre sexe à passer un certain nombre d'années au collège ou au couvent ?

Et c'est après tout cela, qu'on s'en vient demander au clergé de sortir des commissions scolaires, et aux législateurs de faire en sorte qu'il ne puisse plus y entrer !

L'on exprime aussi le vœu que les membres de la Commission scolaire soient désormais, à Québec, choisis par les contribuables eux-mêmes ; et l'on espère sans doute, par ce moyen, arriver facilement à exclure les curés de nos grandes paroisses de cette institution. Nous n'avons pas à nous prononcer ici sur l'opportunité de cette réforme. Nous tenons seulement à faire remarquer que dans la plupart des paroisses rurales, où la Commission scolaire est élue par les citoyens eux-mêmes, le vote populaire ne manque pas d'élire le curé au nombre des commissaires quand il croit devoir ou pouvoir accepter ce surcroît d'occupation. Et de fait, soit à la ville, soit à la campagne, qui donc offre de meilleures garanties que lui pour travailler efficacement et de façon si désintéressée à la cause de l'éducation ?

Assurément, il est à désirer qu'un journal fondé dans les intérêts des ouvriers — et dont la rédaction est chose beaucoup

plus délicate qu'on ne semble le soupçonner — ne vienne pas de temps à autre fausser les idées de nos braves travailleurs, qui ne sont pas toujours en état de discerner par eux-mêmes les sophistiques argumentations, sur des sujets aussi difficiles que celui de l'éducation, et faire ainsi, inconsciemment sans doute, l'œuvre chère entre toutes à la franc-maçonnerie, celle de la déchristianisation du peuple catholique.

Chronique diocésaine

— Le 31 décembre, la réception du clergé à l'Archevêché a été particulièrement nombreuse. Dans le discours qu'il adressa à S. G. Mgr l'Archevêque, Mgr le G. V. Marois a rappelé en termes très heureux les deux grands événements qui ont marqué l'année 1903 : la mort du Souverain Pontife Léon XIII, et l'élection de son successeur, S. S. Pie X. Dans sa paternelle réponse à cette adresse du clergé, Monseigneur l'Archevêque s'est montré très touché des beaux sentiments qui venaient de lui être exprimés. Sa Grandeur a dit sa satisfaction d'avoir pu accueillir dans son diocèse un certain nombre des religieux exilés de la France, et sa conviction des bienfaits spirituels qui résulteraient certainement pour ses diocésains de la présence et du travail de ces saints religieux.

— Le jour de l'an, un très grand nombre de citoyens, parmi lesquels on remarquait les plus hautes personnalités de la ville, sont venus offrir leurs hommages à Mgr l'Archevêque.

— Dimanche soir, Sa Grandeur a reçu les membres des conférences de Saint-Vincent de Paul, au nombre d'une couple de cents. MM. Magnan et Foley ont exprimé les vœux de tous leurs confrères ; et Monseigneur, dans sa réponse, fit des éloges mérités de l'esprit de charité qui anime les membres de la belle association de la Saint-Vincent de Paul.

— Suivant un usage qui remonte loin, Mgr l'Archevêque dit la messe de Communauté dans les principales maisons religieuses de la ville, durant les premiers jours de l'année.

— Dimanche dernier, S. G. Mgr Labrecque, évêque de Chicoutimi, a passé par l'Archevêché, arrivant de son voyage *ad limina Apostolorum*.

La situation financière actuelle de la France

« Jamais pays n'eut une dette comme la France : 33 milliards ! Jamais pays ne fut écrasé sous une telle masse d'impôts : plus de 3 milliards et demi par an ! Si la population augmentait, on se dirait : « Ça se compense. » La France est justement le seul pays où la population n'augmente pas. Dans ce péril, que fait-on ? Que va-t-on faire ? Ce qu'on fait ? on laïcise. Ce qu'on fera ? on continuera à laïciser. On ferme des écoles qu'entretenait l'initiative privée, pour y substituer d'autres écoles qui devront être entretenues par les contribuables. Ceux-ci payaient trop ; donc ils paieront davantage. Les maires protestent ; on les révoque. Les communes regimbent, on les fera payer par force. Ainsi comprend-on, en France, en ce moment, la sagesse et la liberté ! »

(*Le Matin.*)

La presse, c'est tout

M. le chanoine Joncquel, adressant récemment une allocution à la Jeunesse catholique du Pas-de-Calais, en l'église Notre-Dame de Boulogne, parlait ainsi de la presse :

« Aujourd'hui le verbe écrit a pris un nouvel aspect : c'est le journal. On a flatté notre temps en disant que c'est un siècle de penseurs. Non, c'est un siècle de liseurs. Nos contemporains adoptent les opinions de leur journal. Crémieux disait en 1892 : « Tenez l'argent pour rien, les honneurs pour rien ; la presse est tout. » Malheureusement la presse appartient en grande partie aux agents du mal. On imprime chaque jour à Paris trois millions de mauvaises feuilles dans lesquelles l'Eglise est présentée sous les couleurs les plus odieuses, son enseignement y est dénaturé.

« Je tremble, Messieurs, quand je pense à quelle coupe empoisonnée l'ouvrier trempe ses lèvres chaque matin. Autrefois il faisait sa prière du matin : maintenant il boit de l'alcool et lit un journal haineux.

« Messieurs, vous combattrez avec le secours de la bonne presse. Avez-vous fait votre devoir à ce sujet ? J'en doute.

« Avez-vous subventionné les bons journaux ? Vous y êtes-vous abonnés ?

« Avez-vous répandu, propagé la bonne presse ?

« Et votre prose, l'avez-vous portée aux journaux catholiques ?

« Et vos annonces, à qui les donnez-vous ? »

Quatre-vingt-quatorze

Le chariot, lourdement chargé, était embourbé dans un chemin de traverse. Le charretier avait beau faire, il criait, allongeait son fouet sur les jambes des pauvres chevaux ; ceux-ci donnaient bien de bons coups de collier, mais les roues demeuraient enfoncées dans l'ornière.

Vinrent les gros mots, les imprécations, les juréments les plus affreux. Impossible de rien obtenir. Un missionnaire vint à passer, peiné dans son âme d'entendre tant de blasphèmes et de voir Dieu ainsi insulté.

— Mon cher ami, dit-il doucement au paysan, ce n'est pas étonnant que ça n'aille pas. Pardonnez-moi de vous le dire, vous qui sans doute êtes chrétien, vous ne faites pas attention que vous offensez le bon Dieu. Ne jurez pas, et les choses iront mieux. Tenez, je vais vous aider.

Et le missionnaire poussa à la roue.

Le charretier reprit son fouet, mais l'habitude est une seconde nature, il reprit ses jurons...

— Ah ! non, fit le missionnaire, je vous assure que ça n'ira pas ainsi.

— Mais il faut bien que je crie pour exciter mes chevaux, fit le charretier.

— Laissez-moi faire, dit le prêtre, et vous allez voir.

Le missionnaire prit d'une main le fouet et de l'autre les rênes.

Il se mit à faire claquer le fouet à grande force, et, d'une voix tonnante il s'écria :

— En avant... Quatre-vingt-quatorze !!!

Ce quatre-vingt-quatorze fit un effet magique.

L'attelage s'ébranle. La lourde charrette grince sur ses essieux et bientôt sort de l'ornière. Le mauvais pas était franchi.

— Allons, mon ami, dit-il au paysan en lui rendant son fouet, vous voyez que les choses vont mieux quand on ne jure pas. Dites un mot bien sonore, n'importe lequel, vous n'offenserez pas le bon Dieu et vos chevaux marcheront.

Mon ami, le Père T... , missionnaire, a raconté cela dans une paroisse, et, depuis lors, on entend dans les champs les laboureurs exciter leurs bêtes en criant et en se répondant les uns les autres : Quatre-vingt-quatorze !

(*Semaine religieuse de Tournai.*)

L'enseignement catholique en Irlande

On sait que, depuis l'accession au trône d'Angleterre du roi Edouard VII, un souffle de pacification religieuse s'est levé sur la Grande-Bretagne. Nous avons signalé déjà le caractère très libéral de la nouvelle loi sur l'enseignement primaire qui, déjà votée par la Chambre des Communes, n'attend plus que la sanction de la Chambre des Lords. (1) Le gouvernement anglais ne veut pas s'en tenir là. Il médite la pacification morale de l'Irlande, et s'occupe de rendre aux catholiques irlandais la liberté de l'enseignement supérieur.

L'obstacle, — le seul qui puisse être opposé à cette louable préoccupation du ministère Balfour, — paraît devoir venir malheureusement des sectes les plus avancées du protestantisme. Les protestants d'Irlande, inquiets pour les privilèges universitaires dont ils jouissent depuis des siècles dans l'île d'Erin, ne veulent pas entendre parler d'une université catholique, indépendante de l'Université officielle anglaise, installée au *Trinity College* de Dublin. Ils consentent à admettre une fondation catholique, à condition qu'elle soit incluse dans l'enceinte du Collège.

(1) Nous croyons que notre éminent confrère de Paris fait erreur en ce point. Cette loi, sur l'enseignement primaire a été finalement décrétée, et même son application soulève dans tout le pays de vives oppositions de la part des sectaires. *Sem. rel. de Québec.*

Son Em. le Cardinal Logue, archevêque d'Armagh, n'a pu accueillir ces conditions qu'il estime par trop inférieures aux légitimes revendications d'une population catholique aux neuf-dixièmes de ses membres.

Il n'empêche que, si insuffisantes qu'elles apparaissent, ces concessions font déjà entrevoir l'aurore d'une ère nouvelle pour la malheureuse Irlande. On doit considérer, en effet, le fait d'un enseignement supérieur catholique, subventionné en Irlande par le gouvernement protestant du Royaume-Uni, comme la marque la plus éclatante de libéralisme qui puisse être livrée par un pays protestant à la méditation des pays catholiques.
(*Semaine religieuse de Paris.*)

Pour les Macédoniens

—○—

Nous allons reproduire quelques passages d'une brochure que Mgr Charmetant, protonotaire apostolique et directeur des Œuvres d'Orient, vient de publier pour implorer des secours immédiats en faveur des pauvres habitants de la Macédoine. On peut adresser au secrétariat de l'Archevêché les aumônes que l'on voudrait bien faire pour le soulagement de misères si profondes. RÉD.

Depuis huit mois le sang chrétien coule à torrents, non plus seulement en Arménie, mais en Macédoine, sous les yeux de l'Europe qui assiste indifférente à l'anéantissement de tout un peuple.

L'oppression turque s'est aggravée en Macédoine surtout depuis que le traité de Berlin, en 1878, a prescrit au sultan d'opérer des réformes dans les provinces chrétiennes de l'empire ottoman « sous le contrôle des six puissances signataires » de ce traité. Au lieu de faire les réformes qui leur étaient imposées, les Turcs ont appesanti leur joug sur les populations chrétiennes de l'Arménie et de la Macédoine, et l'Europe a fermé les yeux pour ne rien voir !

Les malheureux Macédoniens ont supporté en silence, pendant ces vingt-cinq ans, toutes les injustices et tous les outrages que leur faisait subir l'Islam. Mais à la fin la mesure est devenue comble. Ils ont engagé délibérément une lutte à mort contre les Turcs. Avec un mépris admirable de la vie, ces fiers

luteurs ont affronté un ennemi cent fois supérieur en nombre.

Depuis huit mois, cette lutte inégale se poursuit, là-bas, avec une tenacité étrange de la part des Macédoniens, à peine armés et mal équipés, et avec une rage féroce de la part des Musulmans qui tuent sans quartier et n'hésitent pas à assouvir leur fureur sur les femmes et les enfants dont les maris ou les pères ont été massacrés ou emprisonnés.

Ce sont des témoins oculaires qui nous décrivent ces détails horribles des spectacles qu'ils ont sous les yeux. en nous priant de les porter à la connaissance du public, trop souvent mal renseigné par la presse.

« Chaque soir les montagnes qui entourent l'immense plaine semblent s'embraser. Cet horizon de feu, ce sont des villages chrétiens qui brûlent !

« Tout le jour, les hommes ont combattu contre l'ennemi ; beaucoup sont tombés sous les balles ; les autres ont fui dans la montagne devant des forces trop considérables. Maintenant les ennemis se vengent sur des êtres inoffensifs des pertes sanglantes qui leur ont été infligées.

« Et alors ce sont des horreurs indescriptibles. La chaumière est en feu, engloutissant dans ses ruines tout l'avoir de la famille : l'âne, le bœuf et les chers souvenirs ! Les récoltes entassées auprès de la maison brûlent à leur tour, faisant monter dans l'air des tourbillons de flammes vives et claires qui illuminent ce spectacle sinistre. C'est le pain de toute une année qui est ainsi consumé.

« Et, pendant ce temps, les soldats se livrent au pillage : il n'y a pas d'horreurs qu'ils ne commettent. Ils se jettent sur des femmes, sur des filles toutes jeunes encore, et leur font subir les derniers outrages . . . La mort termine le plus souvent ces abominables et sanglantes ignominies.

« Demain, autour de leur foyer en cendre, erreront des spectres en pleurs : les femmes qui auront échappé à l'horrible hécatombe, aux flammes dévastatrices, au fer des hordes, pleureront en silence leur honneur ravi, leurs maris tués, leurs récoltes et leurs maisons brûlées, tout ce qu'elles aimaient ou qui les aidait à vivre et dont il ne reste plus que quelques cendres . . .

(A suivre.)

L'examen



Les *Missions catholiques* publient du R. P. Trilles, de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire au pays Fang, un récit de voyage où abondent les épisodes curieux et pittoresques. Citons celui-ci :

Je passe sous silence quelques haltes insignifiantes pour arriver à Eyamiyong.

Un heureux incident signale notre passage en cette localité. Tandis que nous déjeunions dans une case ouverte, assis sur des bûches d'ébène au milieu d'un vaste concours de peuple, un petit Pahouin vient me tirer par le bras.

« Blanc, me dit-il, on m'a dit que tu es *minissé*, est-ce vrai?

— Oui.

— Je voudrais te parler, viens.

Je le suis hors du groupe, et quand nous sommes à l'écart :

— Voici, me dit-il, je ne suis pas chrétien ; mais j'ai demeuré un an à la Mission de Dôngila et j'ai appris mon catéchisme. Mais je me suis ennuyé d'être renfermé. Le Père m'a dit :

— Tu as mauvaise tête, va-t-en au village. Plus tard nous verrons.

En rentrant, j'étais bien content : faire tout ce que je voulais, manger quand cela me plaisait, voilà qui était bon.

Mais j'ai un vieux grand-père, très vieux, très vieux, tu le verras tout à l'heure. Tous les soirs, il m'interrogeait sur ce que j'avais appris à la Mission et, lui, trouvait cela très beau. Alors, vois-tu, Père, j'ai eu honte de ma conduite : j'ai été très mal inspiré d'agir ainsi ; mais que faire maintenant ? On ne me reprendrait plus à la Mission : je ne me sauverais pourtant pas ! Enfin ! passons, ce n'est pas de cela qu'il s'agit . . . Donc, j'ai tout appris à mon vieux grand-père, le ciel, l'enfer, le baptême, le mariage, tout !

Et il m'a dit :

— Tu as mal fait de ne pas vouloir être chrétien et de quitter la mission.

J'ai répondu :

— Je le sais bien ; mais le moyen . . .

à
c
r
ci

—Tu as mal fait ! Mais moi, qui suis vieux, je ne veux pas aller en enfer, je veux aller au ciel !

—Bien, grand-père. Alors je vais te baptiser . . .

—Ah ! mais non, je ne veux pas que tu me baptises ! Tu es païen, je veux être baptisé par le *minissé* !

—Mais, grand-père, je ne puis te transporter à la Mission . . .

—J'attendrai le *minissé*.

—Et s'il ne vient pas ?

—Il viendra ! . . . »

Et aujourd'hui, le vieux grand-père a appris que des blancs passaient en son village.

—Va voir, a-t-il dit à son petit-fils, va voir si, d'aventure, il ne se trouverait point parmi eux un *minissé* !

Et le gamin est venu s'informer près de nos gens s'il y avait un *minissé*.

J'arrive près du vieillard. Il était bien vieux en effet, et la mort n'était pas loin !

« Blanc, me dit-il, on m'apprend que tu es *minissé* ! Est-ce vrai ?

—Parfaitement vrai !

—Récite *Notre Père* pour voir ! »

Au premier moment, j'avoue que je fus un peu interloqué : mais je me remets vite, et imperturbablement, cela se conçoit du reste, je récite : *Esa waza, w'one è dzó* . . . Le vieux m'écoute attentivement, sans broncher.

Et quand j'ai fini :

« Bien, me dit-il, je vois que tu es vraiment *minissé* : les autres blancs ne savent pas dire : *Esa waza* en notre langue. Maintenant, baptise-moi.

—Ah ! pas si vite ! A mon tour de t'interroger. Récite *Esa waza*.

Le vieillard récite sans une faute.

—Bien ! maintenant : *Mas houme we, Maria*.

Il n'hésite pas !

— Bravo ! Maintenant, au catéchisme ! »

Mon homme était réellement bien instruit. Il avait réponse à tout. Il n'y avait évidemment pas à hésiter ; et comme nous célébrions les premières vêpres de saint Gabriel, l'eau régénératrice qui coula sur son front le consacra à l'ange de l'Annonciation. N'annonçait-il pas, lui aussi, le salut de son peuple !

Pauvre vieux, dans sa naïve et forte confiance, il attendait le *minissé*. Le bon Dieu avait envoyé le *minissé* !

Mais n'est-ce pas charmant, dites-moi, ce vieux qui, en plein pays païen, me faisait subir l'examen du *Pater* ?

VISITES PASTORALES DE MGR PLESSIS

JOURNAL DE LA MISSION DE 1815

CHAPITRE QUATRIÈME

(Suite.)

Son désir aurait été de visiter dans cette semaine les missions de Chezzetcook et de Prospect, afin de pouvoir, dès le commencement de la suivante, continuer son voyage. Mais différents obstacles traversèrent ce projet. Il fallait répondre à des honnêtetés, le lundi chez le gouverneur, et le jeudi chez l'amiral. Il fallait se retrouver en ville le dimanche suivant pour achever d'y confirmer les fidèles. Il se borna donc pour cette semaine à la visite de Chezzetcook qu'il fixa au mardi, 17 juillet. Il le fit savoir, le lundi soir, à l'amiral, afin d'avoir à point la chaloupe sur laquelle il comptait. Il se trouva qu'au lieu d'une chaloupe, on lui avait préparé un *sloop* de guerre nommé *Jane*, du nombre de ceux que l'on appelle *tender*, et qui dans les actions navales font dans les flottes l'office de messagers d'un vaisseau à l'autre. Celui-ci était garni de quatre pièces de canon, de 15 hommes d'équipage et de 2 *mishipmen*, l'un desquels arrivait à la fin de son apprentissage ; il se nommait Matthews et son compagnon Grant, moins avancé que lui. Leurs noms sont consignés ici, afin de pouvoir les reconnaître, s'ils viennent en ce pays lorsque par la suite ils auront obtenu un autre rang dans la marine. Ce vaisseau, excellent voilier, était lesté de 8000 quintaux de fer. Il mit à la voile vers midi, sortit par le petit passage et cingla vers Chezzetcook, qui est à environ 7 lieues ou 21 milles au nord-est d'Halifax. Avec un

vent modéré, mais une mer assez agitée pour faire mal au cœur de quelques passagers, nous arrivâmes à la vue du havre où nous tendions. Le sloop mouilla auprès d'une pointe. On mit la chaloupe à l'eau pour débarquer. Deux des plus jeunes matelots furent chargés de la conduire à terre. Les passagers y entrèrent au nombre de quatre, savoir : l'évêque, MM. Migneault et Gauvreau et le P. Vincent, auquel M. Boucherville avait cédé sa place pour ce petit voyage. On pouvait en six coups de rames gagner le rivage ; mais en ne s'en mit pas assez en peine. Une pluie survint, elle était assez épaisse pour obscurcir l'air. En un instant, nous nous trouvâmes dérivés sans l'avoir prévu, dans d'affreux brisants que la mer portait vers le fond de la baie, mais à une grande distance. « Fuyez de là, vous allez périr, » s'écria le maître d'une chaloupe qui en était à quelque distance. Les passagers ne furent pas incrédules ; mais il fallait, pour sortir de là et gagner terre, prendre sur le travers les brisants où nous étions engagés, et il n'était pas aisé de le faire impunément. A peine avions-nous pris cette direction, qu'une première lame, soulevant fortement la chaloupe, annonça ce qu'il fallait attendre d'une beaucoup plus grosse qui venait en se déroulant et n'avait peut-être pas moins de quatre pieds de hauteur. Naturellement nous devons être engloutis. La divine Providence prit soin de ses serviteurs : la lame s'étendit sur nous, nous couvrit d'eau, nous fit disparaître aux yeux des spectateurs effrayés, emporta le chapeau du P. Vincent, mit la chaloupe sur le côté, mais enfin ne la renversa pas. La troisième allait nous atteindre, lorsque heureusement nous abordâmes, réjouis d'en être quittes pour une grande frayeur et pour la peine de nous sécher. C'est le sort de tous ces parages d'éprouver de grandes agitations pendant plusieurs jours après que les vents du large ont soufflé.

18 juillet. Des Acadiens venus au-devant de nous, pour nous épargner environ un mille de marche sur une mauvaise grève, nous prirent dans un *warri*, et nous conduisirent au fond du havre, à deux ou trois arpents de la chapelle. Ils appellent *warri* une espèce de berge assez petite, dont la carcasse est faite de courbes très épaisses, environnées d'une simple garniture de planches, sans bancs, sans mât, sans tringles mêmes pour la border. Ils s'en servent pour embarquer à bord des

grandes chaloupes le bois de chauffage que la capitale tire principalement de cet endroit. Il s'ensuit que les habitants, ayant souvent affaire en ville, s'y trouvent exposés à prendre quelquefois un peu plus de liqueurs spiritueuses qu'il ne faudrait. C'est à peu près le seul désordre de cette chrétienté composée de 47 familles.

Quoique l'établissement de Chezzetcook soit un des plus anciens que les Acadiens aient dans la Nouvelle-Ecosse depuis la fin de leur proscription, ils n'ont cependant jamais eu de prêtre résidant. Pendant 20 ans, le Rév. P. Jacques, dont il sera ci-après fait mention, allait, chaque année, passer quelques semaines avec eux. Devenu infirme, il a cessé de les aller voir. Ils n'avaient même aucunement été visités depuis 1810. L'abbé Migneault les alla voir, l'automne dernier. A sa persuasion ils ont pris courage et sont sur le point d'achever la construction d'un petit presbytère et d'une chapelle assez vaste pour leur population. Ce fut là qu'après une petite exhortation, on commença, le soir même, à les confesser. Le lendemain, on continua cet ouvrage. Ils entendirent trois messes, reçurent avec respect les avis et ordonnances de leur premier pasteur, qui en confirma 29 d'entre eux, donna à leur chapelle saint Anselme de Cantorbéry pour titulaire, et après un dîner pris à la hâte, dans une maison voisine, se mit avec ses compagnons dans un warri et fut conduit à bord du sloop qui fit immédiatement voile pour Halifax. (1)

Arrivés à nuit close et conduits à terre dans la chaloupe du vaisseau, ils eurent beaucoup de peine à discerner un endroit accessible pour leur débarquement, et tandis qu'ils tâtonnaient d'un quai à l'autre, la chaloupe peu étanche se trouva à moitié d'eau et les voyageurs humectés. Petite misère de voyage. C'était le mercredi.

20 juillet. Le reste de cette semaine se passa à recevoir et à rendre des visites et à quelques affaires de bureau, en attendant

(1) Aujourd'hui Chezzetcooke est l'une des plus belles paroisses du diocèse d'Halifax. Le curé actuel, prêtre québécois, M. P.-H. Labrecque, réside avec son vicaire à West Chezzetcooke, et il dessert, outre sa paroisse, les trois missions de East Chezzetcooke, Petpiswick et Musquodaboit, ayant en tout sous ses soins 374 familles, dont 35 irlandaises, les autres acadiennes. Voir d'autres détails à l'Appendice.

le dimanche, où la confirmation devait être administrée en ville pour la seconde fois. Mais elle ne put avoir lieu. L'abbé Migneault qui avait entamé presque toutes les confessions, fatigué du mal de mer qu'il avait éprouvé dans le voyage de Chezsetcook et ayant pris du froid, pour y avoir confessé au-dessous d'une fenêtre ouverte, fut saisi, le vendredi, d'un gros accès de fièvre qui le retint deux jours au lit. Il se leva le dimanche et ayant entrepris la confession de quelques personnes, il tomba presque en défaillance et fut contraint d'y renoncer.

L'office public se fit avec la même solennité que le dimanche précédent. L'évêque annonça encore une fois la parole à ce peuple docile, encouragea sa piété, fit l'éloge du zèle des marguilliers, insista sur l'urgente nécessité de construire une nouvelle église, etc., et remit la confirmation au jeudi suivant, jour auquel il devait quitter la ville pour la dernière fois.

M. Doyle, voulant procurer aux principaux catholiques de la congrégation la satisfaction de manger une fois avec leur évêque, les avait tous invités à dîner ce jour-là. On se mit à table environ une heure après vêpres. La conversation roula généralement sur des sujets religieux ; mais tout en parlant de choses édifiantes, ces bons Irlandais faisaient une grande dépense de vin ; le repas se prolongeait et la conversation s'animaient. L'évêque, occupé d'autres soins que de celui de vider des carafes, se retira vers les huit heures. Les ecclésiastiques l'avaient devancé. Le reste des convives tinrent encore table environ une heure et se séparèrent aussi. Une plus longue séance aurait pu rendre à quelques-uns d'entre eux le retour un peu difficile à leur logis.

(*A suivre.*)

Bibliographie

— *Paillettes d'Or.* — (12^{me} Série.) Recueil des années 1901-1902-1903. Publication honorée de plusieurs Brefs de Sa Sainteté. Un joli volume in-18 de 160 pages. Broché : 0. 60. — Aubanel Frères, éditeurs, Imprimeurs de N. S. P. le Pape, Avignon.

On dit que les anciens Egyptiens gravaient sur la façade de leurs bibliothèques cette inscription suggestive : « trésor des remèdes de l'âme. »

La même dénomination conviendrait à merveille à la collection des *Paillettes d'Or*, dont la *douzième série* vient de paraître.

On y trouve, en effet, tous les remèdes préventifs et curatifs dont l'âme chrétienne peut avoir besoin dans les diverses circonstances de la vie.

Que de maux ces petits livres, pleins de bons conseils et de consolations vraies, n'ont-ils pas soulagés ?

Ceux qui les connaissent et qui en ont déjà fait usage, n'ont nul besoin que nous leur en fassions l'éloge, car ils sont sûrs de trouver dans cette *douzième série*, avec le même charme, le même guide, auquel ils doivent déjà tant,

Si, par hasard, vous ne connaissiez pas les *Paillettes d'Or*, ne tardez pas davantage et saisissez l'occasion qui se présente d'en apprécier les inappréciables bienfaits, en vous procurant cette *douzième série* qui vous fera désirer les précédentes.

X.

— REVUE DU MONDE INVISIBLE (6^e année). Paraît tous les mois. — Abonnement : 10 fr. par an. DIRECTEUR, Mgr E. MÉRIC, 29, rue de Tournon, Paris.

Sommaire du N^o de décembre 1903. — I. La science et les tables tournantes. MGR E. MÉRIC. — II. Tilly en 1840. — III. Le corps humain et son fantôme. D^r ALBERT BATTANDIER. — IV. Le spiritisme devant la science. D^r PAUL JOUSSET. — V. Les anges et les béatitudes du Saint-Esprit (*suite*). A. VAN MONS. — VI. Le démonisme (*suite*). — VII. Bref de S. S. Léon XIII.

— *Almanach des Missions franciscaines*. 13^e année. 1904. Paris.

Une intéressante brochure in-4^o illustrée, de 60 pages, que l'on peut se procurer chez les Franciscaines Missionnaires de la Grande-Allée.